

La revanche de l'imagination

Gilles Marsolais

Numéro 148, septembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62829ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marsolais, G. (2010). La revanche de l'imagination. *24 images*, (148), 29–29.

La revanche de l'imagination

par Gilles Marsolais

À moins de vivre dans une bulle autarcique, chacun sait que la Grosse Boule, mal lunée, tourne bizarrement depuis quelque temps, accumulant les désastres dits naturels et ceux provoqués par la folie des humains qui en ont pris le contrôle. À telle enseigne que, vus d'en haut, ces bestioles à deux pattes, manifestement désorientées, semblent ne plus savoir où donner de la tête. Même leur système économique, que l'intelligence qu'on leur prête leur avait permis de développer, semble patraque, engagé dans une voie sans issue...

Pour autant que le cinéma présenté à Cannes donne un juste reflet de l'état du monde et des courants qui le traversent, force est de reconnaître que l'envolée vers le rêve et la poésie qu'est le film d'Apichatpong Weerasethakul, *Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures*, fait figure d'exception au sein d'une production largement tournée cette année vers des problèmes de société concrets (guerres, luttes pour la survie, crise économique). On ne peut que saluer le coup de dés, un brin surréaliste, de voir ce film auréolé de la palme d'or, réalisant le rêve fou que personne n'osait entretenir. On ne peut qu'envier le critique qui, en ces pages, doit rendre compte de cette œuvre déjantée, hypnotique, sertie de séquences inoubliables peuplées de fantômes, illustrant d'une façon fantaisiste la croyance en la réincarnation. Un antidote pour les « bibites » désorientées que nous sommes devenus ?

Les films sélectionnés à Cannes cette année nous ramènent donc largement à des problèmes de société contemporains, abordés le plus souvent sur le mode réaliste. Et on ne s'étonnera pas que les films de fiction consacrés au désordre économique mondial flirtent avec la romance afin de « glamouriser » leur sujet, comme *Wall Street – Money Never Sleeps* d'Oliver Stone, alors que le documentaire de Charles Ferguson, *Inside Job*, adopte au contraire une position



Copie conforme d'Abbas Kiarostami

sérieuse, didactique, afin d'établir la preuve que le système financier est fort mal en point, mais sans aller jusqu'à remettre en question le capitalisme. Bien sûr, l'éventail formel du réalisme est heureusement plus ouvert et nuancé qu'on pourrait le supposer. Ainsi, un gouffre sépare le film appliqué de Rachid Bouchareb (*Hors-la-loi*)



Des hommes et des dieux de Xavier Beauvois

de celui, inspiré, de Xavier Beauvois (*Des hommes et des dieux*), concernant aussi la question de l'Algérie. Le premier s'empêtre dans son décor en carton-pâte, alors que le second, basé lui aussi sur des faits réels tournant autour d'un massacre, s'élève par la grâce de sa mise en scène au niveau du débat moral qu'il suscite...

Par ailleurs, on ne compte plus les cinéastes qui modifient plus ou moins leur manière dans le but évident d'élargir leur public, se rapprochant ainsi un peu plus de ce qu'il est convenu d'appeler la culture *mainstream*, la culture mondialisée. *Carancho*, film latino-américain de Pablo Trapero en est peut-être l'exemple le plus éloquent, avec l'amplification de son rythme à l'américaine (propre au genre auquel il tente de se conformer), alors que *Route Irish* laisse à penser que Ken Loach ne renie pas l'essence même de sa démarche artistique ni ses convictions, malgré le compromis narratif auquel il consent. Pour s'en convaincre, il suffit de confronter son brûlot à *Fair Game* de Doug Liman, seul film américain en compétition, qui aborde aussi le terrain miné de la guerre en Iraq. Au moyen de procédés éculés, au scénario et à la mise en scène, ce pur produit hollywoodien pourra tout au plus convaincre, tardivement, les Américains naïfs qui en douteraient encore, qu'il n'y a jamais eu d'armes de destruction massive au pays de Saddam Hussein et que, par conséquent, l'intervention américaine n'était pas justifiée... Globalement, la programmation de cette année confirme la rareté des films réussis qui, sans concessions, sont vraiment représentatifs d'une culture nationale. On perçoit mieux l'importance de ce décentrement progressif dont le cinéma est l'objet (à l'image de la Grosse Boule, désaxée), lorsqu'il concerne des cinéastes de renom. *Copie conforme* d'Abbas Kiarostami, où s'est égarée Juliette Binoche, est représentatif de cette nouvelle donne, de cette dérive vers la mondialisation qui se traduit par une perte d'identité. Ce constat est d'autant plus accablant que les films qui s'acquittent de ce rôle de témoin d'une culture, indépendamment qu'ils soient plus ou moins réussis, sont déjà peu vus dans leur propre pays et voyagent de moins en moins sur la planète, sauf dans le circuit fermé des festivals, laissant tout l'espace aux produits du courant dominant (du *mainstream*, selon le mot de Frédéric Martel). Raison de plus déjà pour attirer l'attention sur quelques-uns d'entre eux en ces pages. ■